Bérengère STASSIN, *(cyber)harcèlement. Sortir de la violence, à l'école et sur les écrans*

Caen, C&F Éd., coll. Les enfants du numérique, 2019, 176 pages

Mélanie Lallet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22022>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22022

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 386-387

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Mélanie Lallet, « Bérengère STASSIN, *(cyber)harcèlement. Sortir de la violence, à l'école et sur les écrans* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22022> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22022>

dont le contenu est plutôt limpide. Cette limpidité d'analyse se retrouve qui plus est renforcée par le travail d'articulation que réalise l'auteur entre le cadre doctrinal produit au xx^e siècle et celui établi aujourd'hui en sciences économiques et de gestion.

Si l'expression écrite peut paraître impersonnelle, le point de vue de Bruno Salgues étant peu visible, notons toutefois la présence de références plutôt originales qui font la singularité de l'ouvrage. Ainsi sont cités Jacques Lacan, Jean-Paul Sartre, et surtout Milan Kundera qui influence notablement la réflexion de l'auteur sur la place que prend l'ennui dans les sociétés modernes, les technologies étant paradoxalement les plus à même de créer les conditions d'émergence et de colmatage de l'ennui. C'est vraisemblablement là que se concentre l'esprit le plus critique de ce spécialiste des technologies de la communication, directeur d'études au sein de la direction de l'innovation de l'Institut Mines Telecom. En revanche il est regrettable que cet esprit ne soit pas mieux valorisé dans un ouvrage qui a tendance à aplanir les échecs et les obstacles liés à cette société 5.0 qui représente notre horizon fatal.

Tiphaine Zetlaoui

FLSH, université catholique de Lille, F-59000
 tiphainezetlaoui[at]gmail.com

Béregère STASSIN, (cyber)harcèlement. Sortir de la violence, à l'école et sur les écrans

Caen, C&F Ed., coll. Les enfants du numérique, 2019, 176 pages

En France, 5 à 6 % des élèves du premier et du second degré sont victimes de harcèlement scolaire. C'est par ce chiffre éloquent que débute l'ouvrage de Béregère Stassin, où l'auteure investigate les transformations du phénomène en lien avec l'émergence du cyberharcèlement. Elle apporte une contribution essentielle aux réflexions dans ce domaine, en nous livrant tout d'abord une synthèse de la littérature existante sur le sujet de la violence entre enfants, longtemps invisibilisé, ainsi qu'une définition précieuse du harcèlement scolaire, de la cyberviolence et du cyberharcèlement – dont elle étudie l'ensemble des manifestations. Si le harcèlement scolaire commence à faire l'objet de recherches en sciences humaines et sociales dans les années 1970, ce n'est qu'à l'aube des années 2010 qu'il devient un problème public. En effet, son prolongement via les médias sociaux attire l'attention des pouvoirs publics tandis que l'on découvre les chiffres des premières enquêtes de victimation. Par la richesse des exemples mentionnés, les chapitres I à

III balayent un certain nombre de mythes et apportent un lot de résultats marquants. Non, le harcèlement et la cyberviolence ne sont pas qu'une affaire de jeunes, qui prendrait magiquement fin à l'issue du lycée : la violence se poursuit dans l'enseignement supérieur et dans le monde professionnel. Et elle n'affecte pas de la même manière les différents groupes sociaux, se colorant notamment d'une dimension genrée et d'une homophobie qu'il convient de prendre en compte. Une fois ces constats dressés, une partie conséquente du livre (chapitre IV) se consacre à un inventaire des moyens de lutte à disposition des acteurs de la prévention. S'appuyant sur les outils de l'éducation aux médias et à l'empathie, l'auteure montre la nécessité d'impliquer directement les jeunes dans ce processus, nous invitant aussi à dépasser les discours technicistes et catastrophistes en rappelant la richesse et la diversité de leurs activités en ligne.

Penser le harcèlement scolaire et le cyberharcèlement soulève tout d'abord des enjeux de définition, de caractérisation et de traduction dont l'auteure rend compte de façon sociohistorique, dégageant les apports et les points aveugles de chaque approche. À l'origine, le phénomène est théorisé en 1975 par le psychologue suédois Anatol Pikas sous l'appellation de *mobbing*, renvoyant au terme anglais *to mob* (attaquer, assaillir) et à la notion de foule. Trois ans plus tard, en 1978, son homologue norvégien Dan Olweus choisit le terme *bullying* (désormais prédominant), qui renvoie à la figure individuelle du *bully* (la brute, le tyran). Dès lors, le harcèlement scolaire passe d'une appréhension sociale en tant que phénomène de groupe à une approche individuelle et psychologisante, qui l'interprète comme l'œuvre d'une personnalité agressive agissant seule ou avec l'assentiment du groupe fédéré autour d'elle. Les observations et les analyses de Béregère Stassin nous invitent au contraire à contextualiser et à sociologiser les faits de harcèlement, rappelant dans sa conclusion (p. 159) : « Un élève qui s'adonne au harcèlement au sein d'un établissement x ne s'y adonnera pas nécessairement au sein d'un établissement y. Tout dépend du groupe de pairs dans lequel il évolue, groupe qui joue un rôle essentiel dans sa socialisation et sa construction identitaire et dont la pression peut parfois le pousser au pire ». Restait ensuite à traduire cette notion en français, et, le terme de *harcèlement* ayant été choisi pour penser ces violences, à caractériser les faits pour qu'ils puissent faire l'objet d'un encadrement juridique. Le caractère itératif des violences et le rapport asymétrique entre les victimes et leurs auteurs s'en sont ici essentiels. Ainsi Dan Olweus indique-t-il : « [u]n élève est victime de harcèlement

lorsqu'il est soumis de façon répétée et à long terme à des comportements agressifs visant à lui porter préjudice, le blesser ou le mettre en difficulté de la part d'un ou plusieurs élèves » (p. 19). S'attachant à distinguer les spécificités des violences en ligne, Bérengère Stassin insiste sur « la difficile question de la répétition » (p. 95). En effet, la dimension répétitive d'un acte peut venir du fonctionnement même de l'internet et du web social : par exemple, lorsque des contenus resurgissent et se propagent de façon virale. La notion de cyberviolence, plus large que celle de cyberharcèlement, permet d'y adjoindre les attaques ponctuelles et non répétitives ainsi que les attaques mutuelles entre deux ou plusieurs individus.

Cherchant à établir si les violences en ligne ne sont « qu'un "vieux vin [...] dans une nouvelle bouteille" » (p. 91), l'auteur de l'ouvrage astucieusement nommé (*cyber*)*harcèlement*, situe à la fois le phénomène dans une logique de rupture et de continuité avec le harcèlement scolaire. D'un côté, les cyberviolences apparaissent comme le prolongement logique de rapports de sociabilité préexistants, constituant la trace d'une violence entre jeunes que personne ne voulait voir. Mais par les canaux de diffusion originaux qu'elle emprunte (smartphones, médias sociaux...), cette violence se prolonge en dehors du temps scolaire et pénètre le lieu du foyer, qui pouvait autrefois constituer un espace de répit et de repos. Reprenant à son compte le concept de *chambre d'écho*, Bérengère Stassin montre aussi très bien et à travers plusieurs cas concrets l'amplification démesurée des phénomènes violents que le web peut parfois induire. Ainsi revient-elle sur le lynchage médiatique subi par Justine Sacco, attachée de presse états-unienne dont la mauvaise blague diffusée dans un tweet (« Départ pour l'Afrique. Espère ne pas choper le sida. Je déconne. Je suis blanche ! » p. 97) a déclenché les foudres de la twittosphère. En quelques heures, son compte passe de 170 à plus de 8 000 abonné·e·s et quelque 100 000 messages lui sont adressés sans ménagement. Lorsqu'elle supprime sa publication, une internaute lui adresse la remarque suivante, emblématique du problème posé par la pérennité des traces numériques (p. 98) : « Désolé @JustineSacco, ton tweet va vivre à jamais ». Cette possibilité de voir des contenus blessants ou humiliants ressurgir à tout moment par le biais de leur copie et de leur partage est aussi au cœur du phénomène de cyberviolence que constitue le *revenge porn* (ou *pornovengeance*) : lorsque des photos ou vidéos à caractère pornographique sont diffusées dans le but de nuire à l'image ou à la réputation d'une personne (notamment à des fins de vengeance par des ex-petit·e·s ami·e·s). Si le harcèlement scolaire et le

cyberharcèlement peuvent toucher tout le monde, ils sont traversés par les rapports de pouvoir observables dans la société comme le sexisme et l'homophobie. Ainsi, les filles sont-elles deux fois plus victimes que les garçons de violences en ligne et les personnes homosexuelles ou trans risquent-elles quatre fois plus d'endurer un épisode de cyberharcèlement. Les enquêtes mentionnées par l'auteure ne permettent pas d'établir une différenciation tranchée en ce qui concerne le genre des agresseurs. En revanche, elles établissent une corrélation entre le fait d'être victime de violences et de s'écarter des attentes normatives en termes de genre, les garçons contrevenant aux conceptions virilistes de la masculinité pouvant par exemple faire l'objet d'oppression homophobe (qu'ils soient ou non homosexuels).

Pour lutter contre le harcèlement et le cyberharcèlement à l'école, Bérengère Stassin passe en revue les outils de l'éducation à l'empathie, couplés à ceux de l'éducation aux médias et à l'information. S'attachant à décrypter le rôle des émotions dans le déclenchement des violences, elle déconstruit l'image de tyran tout-puissant associée à la figure du *bully* (p. 136) : « Bien qu'il renvoie l'image de quelqu'un de fort et sûr de lui, le meneur souffre souvent, de par son histoire personnelle, d'une faille narcissique et d'une faible estime de lui-même ». Ses agissements sont liés à son incapacité de se mettre à la place d'autrui, et ceux des suiveurs, motivés par la peur des sanctions normatives exercées par le groupe. C'est dans le cas de ces derniers que la marge de manœuvre des équipes éducatives est la plus grande, certains d'entre eux pouvant changer de comportement une fois repérés. Le choix de conclure son ouvrage par un volet consacré à l'éducation aux médias dénote le caractère engagé et émancipatoire des recherches conduites par Bérengère Stassin, qui mobilise une approche compréhensive des cultures juvéniles. Après avoir souligné les nombreux risques des médias sociaux, elle rappelle la richesse des usages développés par les jeunes en ligne : le prolongement d'une sociabilité entre pairs et l'acquisition d'une forme d'autonomie, la recherche d'informations et d'apprentissages, la prescription et la création culturelles, ou encore la construction identitaire via l'appartenance à des communautés etc. Pour la chercheuse, « il ne s'agit donc pas de condamner les pratiques des adolescents ou le manque de recul que certains peuvent avoir, mais de renforcer leurs compétences numériques et de leur apprendre à publier et à partager de l'information de manière réfléchie et responsable » (p. 150).

Mélanie Lallet

Mutanum, université catholique de l'Ouest, F-44400
mlallet[at]juco.fr